

CHAPITRE XIII

RETOUR DE MAXIMILIEN

L'Impératrice décide d'aller au-devant de l'Empereur. — Le maréchal s'offre à l'accompagner. — Camp de parade de San-Lazaro. — Déjeuner au sommet de la Cordillère. — Cantonnement à Lerma. — Dîner de l'Impératrice. — Messe au village. — Arrivée à Toluca. — Au devant de l'Empereur. — Réception d'un Gallo des femmes, puis d'un Gallo des hommes. — Manifestation très suggestive. — Retour provisoire à Mexico — Le camp impérial de Cuajimalpa. — Réception faite aux souverains ; dîner, feu d'artifices. — Messe au Camp. — Excursion au *Désert*. — Rentrée à Mexico, 30 octobre.

Cependant, l'Empereur après s'être complu à séjourner à Morelia qui l'avait couvert de fleurs, et où on le retenait dans les bras de la flatterie et dans les charmes des ovations, se décidait enfin à reprendre la route de Mexico. Cette nouvelle souleva une grande émotion dans la capitale où on vit, avec joie, que les affaires trop longtemps suspendues allaient reprendre leur essor.

L'Impératrice, qui savourait avec délices les charmes d'un pouvoir si flatteur pour son orgueil, voulut paraître ravie de ce retour et manifesta le désir d'aller jusqu'à Toluca au devant de son cher époux. Aussitôt le Maréchal s'empressa d'offrir à cette gracieuse souveraine la protection de son épée. La proposition est acceptée avec autant de grâce qu'elle était faite et on se met immédiatement à l'œuvre pour organiser les détails du voyage.

Il y a plus de dix-huit lieues et l'Impératrice veut les parcourir à cheval en un seul jour; mais la froide rai-

son du Maréchal fait observer respectueusement qu'une femme ne peut tenter une entreprise pareille; d'autant qu'il faut franchir toute la chaîne des Cordillères, ce qui est une prétention irréalisable.

On convient alors qu'on ne fera que quatorze lieues, course déjà fort convenable, et qu'on couchera à Lerma, au pied de l'autre versant des montagnes. L'Impératrice déjeunera à moitié chemin, c'est-à-dire au Llano de San-Lazaro, ravissante petite plaine située à peu près au point culminant de la route.

L'organisation de cette expédition m'incombait tout naturellement avec l'aide précieuse de mon excellent camarade, le capitaine Legué, un débrouillard de premier ordre. Il nous fallut faire diligence car, si notre train de maison en campagne était trop bien organisé pour ne pas être d'une mobilisation facile et rapide, la présence d'une Impératrice nécessitait un surcroît de dispositions d'un genre particulier et naturellement délicat. Cependant, un jour nous suffit pour tout préparer.

Le 2 octobre, au matin, nous mettons en route, sous l'escorte d'une division de chasseurs d'Afrique, un petit convoi composé de nos voitures à bagages et de quelques chariots chargés de tentes, de meubles, d'une batterie de cuisine et de provisions de bouche raffinées, enfin, de tout le nécessaire pour disposer un camp de parade provisoire et y servir un repas sélect à Sa Majesté, car la gracieuse Impératrice a daigné accepter le déjeuner champêtre de grand'halte que lui offre le Maréchal. Enfin, après le déjeuner et munis des dernières instructions du grand chef, Legué et moi, avec quelques cavaliers d'escorte, nous partons à vive allure et rejoignons notre petite colonne à Santa-Fé. Puis, nous faisons, en touristes, l'escalade des pentes pittoresques du versant de la grande chaîne américaine. On marche lentement car les chariots sont pesamment chargés et, bien qu'on ait pris la précaution de doubler les attelages, ils ont beaucoup de peine à gravir une interminable côte de

sept lieues. Aussi, seulement au commencement de la nuit, le petit convoi arrive au Llano de San-Lazaro. Là, près d'un misérable hameau de bûcherons, situé à l'entrée de la plaine alpestre, se trouve campée, depuis la veille, une compagnie du 7^e de ligne que le Maréchal a envoyée pour la circonstance. Comme, déjà, l'obscurité la plus noire enveloppe tout le pays, nous nous installons tant bien que mal à côté du petit camp déjà établi et remettons au lendemain l'organisation de notre bivouac théâtral.

Avant le jour, nous sommes sur pied. Il fait un froid vif et piquant qui sollicite à rester sous la tente; mais il n'y a pas de temps à perdre et, sitôt qu'une tueur blanchâtre vient colorer le ciel au-dessus des cimes de l'Orient et dessiner vaguement les contours des monts, nous faisons plier les tentes de la nuit, atteler les voitures et nous courons à la recherche d'un emplacement favorable pour l'établissement de notre camp.

Je trouvai promptement mon théâtre, au pittoresque rêvé; la scène et les décors étaient en place. C'était au bord d'un torrent en miniature dont les eaux, étincelant au soleil levant, bondissaient d'un rocher sur l'autre. Ce ruisseau était d'une délicieuse fraîcheur, courant follement entre des pelouses éclatantes de verdure, sur des roches qui le blanchissaient d'écume, se cachant parfois sous des bosquets mystérieux. Non loin de ses rives capricieuses, se dressait la sombre forêt aux sapins séculaires qui couvre de son manteau impénétrable les flancs abrupts de toutes les montagnes. Une large éclaircie, ouverte dans les soubassements des contreforts voisins, permet à la vue de courir dans l'infini d'un ciel bleu profond, au milieu des pitons entassés, jusqu'à un horizon lointain, et, des deux côtés, la vallée naissante offre un panorama grandiose que la Suisse envierait et que la chaude lumière des tropiques pare de couleurs incomparables.

Sitôt l'emplacement choisi et notre plan arrêté, nous faisons avancer et décharger tout le matériel, dresser les ten-

tes, établir les cuisines et tout mettre en train. Je réunis tous les Indiens du village et les envoie dans la forêt pour y faire provision d'arbres, de branches, de fleurs et de mousse. Puis, je fais changer le bivouac de la compagnie d'infanterie, celui de nos cavaliers, et nous disposons un camp nouveau, plus pittoresque et théâtral que guerrier peut-être. Cependant il est entouré de petits postes et de vedettes de manière à assurer la sécurité et produire, en outre, un certain effet théâtral. Ma tente, une petite marquise, doublée d'une perse fraîche et élégante, semée de bouquets de roses Louis XV, a été choisie pour servir de réduit à Sa Majesté qui pourra s'y retirer en descendant de cheval et y trouver la retraite qu'exige le rajustement d'une toilette de femme. Je la fais dresser un peu à l'écart, près du ruisseau, dans un endroit retiré et discret; j'y fais tendre un tapis moelleux, établir une toilette, un fauteuil, une petite table, etc..., enfin tout le confort matériel qu'on peut introduire dans le volume réduit de cette minuscule chambre à coucher. Tout autour, je fais planter un petit bois de sapins dont le feuillage doit calmer les ardeurs du soleil et intercepter les regards des indiscrets, qui, bien que tenus à l'écart par des sentinelles, n'auraient pas craint de violer cette retraite de la grâce et de la grandeur.

D'autre part, une table de seize couverts est dressée sous la grande tente, salle à manger du maréchal, qui disparaît au milieu d'une petite forêt artificielle et sous les guirlandes de feuillage fleuries d'orchydées, de bégonias et autres merveilles de la flore des alentours. Le service de la table est, du reste, très brillamment organisé et nous mettons la plus grande coquetterie à faire croire à un repas offert sous les lambris dorés d'un palais.

Toutes ces dispositions étant prises, je surveillai les préparations gastronomiques qui devaient constituer un menu assez recherché. J'avais insisté, dans sa composition, sur l'article des entremets sucrés, car je savais que l'Impératrice avait une prédilection marquée pour ces sortes de friandises.

Sa Majesté, du reste, voulut bien remarquer cette attention et s'y montrer sensible.

Lorsque tout fut prêt, que les parfums du laboratoire culinaire commencèrent à devenir complexes et pénétrants; que, d'autre part, la mise en scène était à son point, nous consacra mes quelques moments d'attention aux soins minutieux de notre toilette personnelle et, montant à cheval, nous allâmes au devant de la noble cavalcade qu'on distinguait déjà descendant par des lacets serrés du col de Las Cruces, point culminant de la route.

Sa Majesté, partie à 5 heures du matin de Mexico, en voiture, était montée à cheval à Santa-Fé où l'attendait le Maréchal et avait commencé la chevauchée ayant à ses côtés le maréchal Bazaine et le général Almonte. Derrière, suivaient le comte de Bombelle, écuyer de l'Impératrice et les officiers d'ordonnance du Maréchal. Dans une voiture, venait ensuite Mme Almonte, grande maîtresse du palais; enfin, cheminaient plusieurs équipages portant des femmes de chambre, des laquais et des bagages; deux pelotons de chasseurs d'Afrique formaient l'escorte. Vers 11 heures, le cortège débouchait dans la petite plaine de San-Lazaro. L'Impératrice paraissait enchantée de son rapide voyage et ne laissait voir aucune marque de fatigue. Elle portait une charmante amazone grise et un petit *sombrero* mexicain (chapeau en feutre blanc à bords larges et plats, garnis d'un galon d'or). Cette coiffure, plus pratique qu'élégante et gracieuse, était évidemment un sacrifice fait par la coquetterie féminine à une démonstration patriotique, peut-être exagérée pour une souveraine et surtout pour une jolie femme; quelques plumes d'autruche, flottant avec art sur le côté, auraient agréablement rehaussé les formes trop géométriques de ce chapeau national.

Sur l'ordre du Maréchal, je me portai à quelque distance en avant et conduisis l'Impératrice devant sa tente où s'établait un petit jardin artificiel semé de fleurs. Sa Majesté mit pied à terre avec le concours formaliste de son écuyer de

Bombelle, elle fit, en souriant, une reconnaissance rapide de son minuscule appartement et se promena autour en admirant le paysage. Le Maréchal lui ayant fait demander qui elle voulait recevoir à sa table, elle fit répondre qu'elle désirait que tous les officiers de sa maison prissent part au déjeuner. Peu après on se mit à table.

Le repas fut plein de gaieté, et Sa Majesté sut gracieusement écarter l'excès d'étiquette qui aurait pu produire une froideur regrettable, si peu en harmonie avec l'aspect simple et riant de la nature qui nous entourait, surtout avec le programme gastronomique harmonieux que présentait le menu.

Je l'ai sous les yeux cette nomenclature que ne répudierait pas Brillat-Savarin et sa lecture, après quarante années de digestion, rappelle encore les fumets savoureux d'antan.

Après le déjeuner, Sa Majesté se retira dans sa tente pour s'y reposer sans doute; peut-être aussi pour confier ses impressions à son journal de voyages.

En effet, à quelque temps de là, l'Impératrice Charlotte, ayant conservé un charmant souvenir de l'excursion qu'elle avait fait à Toluca, copia, dans une lettre qu'elle écrivait à son père le roi Léopold, les passages où elle racontait son voyage, les réunit dans un élégant album aux armes impériales, les signa de sa main et les envoya avec une dédicace flatteuse au maréchal Bazaine.

Avec sa permission, cet hommage gracieux fut imprimé à quelques exemplaires et donné en souvenir aux rares officiers qui avaient collaboré ou pris part à l'expédition.

Enfin, vers 2 heures, malgré un soleil de feu, on partit. L'Impératrice avait parlé de repartir à cheval et on s'était efforcé de la dissuader de cette deuxième chevauchée trop pénible pour une femme; mais l'intrépide amazone était tellement séduite par les merveilles du pays qu'elle fut inébranlable et remontant son cheval *Isabelle*, elle se remit en route d'une allure vive et alerte; si bien que le capitaine Legué et moi, envoyés encore en avant pour assurer, à

Lerma, le logement impérial et le nôtre aussi, il nous fallut faire au galop les cinq lieues nous séparant de la ville qui n'est, en réalité, qu'un gros village fort mal bâti. Nous y trouvâmes quatre compagnies du 7^e de ligne qui, avec la force rurale de la localité, étaient déjà disposées pour former la haie sur le parcours de l'Impératrice; des arcs de triomphe en feuillage, tout frangés des roseaux du grand étang voisin, s'élevaient de distance en distance et une foule d'Indiens garnissait la rue et les terrasses, portant de longs bambous garnis de mouchoirs en indienne, composant un pavois étrange qui étonna l'Impératrice. La maison la plus convenable avait été disposée du mieux possible pour recevoir la noble voyageuse et une deuxième mesure, la seconde de l'endroit, était préparée pour le Maréchal. Assuré que tout était aussi convenable que le permettaient les ressources locales, je laissai mon camarade mettre un peu d'ordre dans l'immeuble de notre chef et revins attendre le cortège au dehors du village.

L'entrée triomphale manqua absolument de prestige, elle fut troublée par une averse subite qui tomba durant un quart d'heure avec une violence extrême et dont l'Impératrice ne perdit pas une goutte; c'était l'agua-sero classique. Malgré ce déplorable contretemps, Sa Majesté reçut avec les plus gracieux sourires les vivats de la population que la pluie n'avait cependant pas refroidie. Arrivés crottés, mouillés devant la maison impériale, nous primes congé de l'Impératrice qui nous pria fort aimablement de venir dîner à sa table, une heure après.

Il n'y avait pas de temps à perdre et nous courûmes prendre possession du domicile qui nous avait été préparé, si on peut employer cette expression, car nous étions tous entassés dans une même cabane. Nous fîmes une toilette rapide et, à l'heure exacte, nous pénétrions avec le Maréchal dans le palais. Il ne faudrait pas croire, en effet, que l'immeuble qui eut l'honneur d'abriter le sommeil d'une tête

couronnée, n'était qu'une baraque. Cette demeure simple, sans ornements, sans prétentions architecturales, n'avait point d'étages mais un simple rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse. On y pénétrait cependant par une grande et large porte à deux battants et un corridor dallé. Ses bâtiments entouraient une large galerie à colonnes enveloppant une vaste cour fleurie.

Suspendez partout des guirlandes de fleurs; déployez l'étendard impérial mexicain et peuplez les corridors, les galeries de grenadiers français aux visages bronzés mais fiers et intelligents, faites vibrer les arceaux des vivats répétés de la foule indienne qui s'agite au dehors, et vous trouverez que ce palais improvisé valait bien des demeures princières de la vieille Europe.

Sitôt après l'entrée du maréchal Bazaine et de ses officiers dans un salon d'attente, l'Impératrice parut et, après échange de paroles gracieuses, on se mit à table.

L'office impérial assurait le service; mais le menu était un produit bâtard de mexicain et d'européen qui constituait un ensemble assez désagréable. Cependant, un certain vin du Rhin, émanant de la cave impériale, racheta l'insipidité de bien des brouets mexicains. J'ai toujours regretté de n'avoir point conservé le programme détaillé de ces agapes panachées. Du reste, tout l'attrait, tous les charmes de ce repas nous vinrent de l'amabilité parfaite de l'Impératrice qui fut gaie, gracieuse et affable pour tous; son esprit très français rendit cette réunion délicieuse.

Lorsque le dîner fut terminé, il était déjà tard et Sa Majesté se retira, laissant les convives, grands ou petits, regagner leur gîte plus ou moins réparateur.

Le lendemain est un dimanche et il faut entendre la messe; pourtant l'emploi du temps de la matinée est déjà bien chargé pour une journée ordinaire. Aussi, dès 7 heures, nous sommes réunis autour du Maréchal devant la maison impériale, attendant Sa Majesté pour aller avec elle à la petite église du village. La politesse des rois est, dit-on, l'exacti-

tude, l'Impératrice fut polie et ne se fit attendre qu'un instant. L'église n'étant pas éloignée, on s'y rendit à pied.

L'ensemble du cérémonial adopté par le modeste clergé d'une si pauvre paroisse était original, mais touchant cependant; ces pauvres prêtres avaient fait tant d'efforts pour bien faire! Mais le malheur fut qu'ils étaient secondés par une musique, qui, composée des artistes de la localité, était absolument fantaisiste et horrible à entendre. Le fauteuil servant de trône avait été installé sur le haut du chœur et lorsque l'Impératrice dut faire l'ascension nécessaire pour s'y asseoir, elle eut des peines infinies à conserver une contenance sérieuse et digne. Si ces braves gens avaient osé et s'ils avaient eu la place nécessaire, ils auraient essayé de hisser la souveraine sur l'autel. Enfin, tant bien que mal, les méandres d'un cérémonial naïf et convaincu furent parcourus sans encombre et, sitôt que le bon vieux curé eut dit, avec toute l'onction que lui permettaient ses formes anguleuses : « *Ite, missa est* », le Maréchal sortit rapidement de l'église pour prendre son cheval qui l'attendait sur la petite place. Nous n'eûmes que le temps d'enfourcher et de partir au galop, car l'Impératrice était déjà en voiture.

Il y a quatre lieues de Lerma à Toluca, sur une route horizontale et toute droite. Craignant d'être rattrapé par Sa Majesté, le Maréchal dévora l'espace et, d'un temps de galop, il arriva à Toluca assez en avance pour aller visiter la maison préparée pour les souverains et revenir faire cortège à l'Impératrice à son entrée en ville.

L'Empereur était attendu pour midi et l'Impératrice voulut aller au devant de lui en voiture. Nous commençons à trouver que cette auguste personne avait une activité un peu trop dévorante! Car nous n'avions pas une minute à perdre pour être prêts à repartir si prestement. Il nous fallait nous installer dans un hôtel, y déjeuner, faire disparaître les traces d'une course folle, ayant dévoré quatre lieues dans un désert de sable, et revenir pour escorter la noble voyageuse. Enfin, tout cela fut fait en moins d'une